

Louis d'Arenpière

La Geste de l'Invincible Guerrier



Lauréat - Imaginaire

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Louis d'Arempière

La Geste
de l'invincible guerrier

© Louis d'Arempière, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1651-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Au-delà des Montagnes périlleuses, là où les hommes de nos contrées ne s'aventurent plus depuis les temps anciens, s'étend un pays sec et rocheux aux herbes longues et aux chemins poussiéreux. Sur ses routes de sable, passait, il y a bien longtemps, un guerrier dont l'histoire étrange m'a été rapportée. Son nom était Morgrave et l'on raconte qu'il descendait de la race perdue des Géants car il était invincible. Nombreux étaient ceux qui l'avaient affronté et avaient trouvé la mort. Sa peau était plus résistante qu'une cote de maille. Ses yeux, durs comme le diamant, pouvaient fixer le soleil sans craindre les brûlures. Ses entrailles triomphaient de tout poison et la vigueur de son bras était connue dans tout le vaste pays qu'il arpentait. On redoutait de croiser sa route et personne n'osait soutenir son regard belliqueux. Il marchait sur les chemins, vêtu de sombre, et la vue de sa longue silhouette faisait fuir les braves. Il avait des yeux foncés, un visage allongé et une mine indifférente. Son apparence faisait le malheur des guerriers ignorants car son torse ne révélait rien de sa force et pouvait même, sous d'amples vêtements, passer pour maigre. Ainsi, ceux qui n'avaient jamais entendu parler de lui croyaient pouvoir le vaincre facilement et payaient cette arrogance de leur vie. Mais les hommes avisés ne s'y trompaient plus car il était connu de réputation et l'on savait qu'il avait perpétré de grands massacres.

Enfant, il avait été découvert sur un plateau rocheux où venait de s'achever une immense et effroyable bataille. Les morts et les armes brisées y gisaient encore lorsque des cavaliers de la cité de Cergueil l'avaient trouvé, au pied d'un arbre de pierre. C'était encore un nourrisson et le roc lui-même, nourri du sang fécond des belligérants, semblait l'avoir engendré. Ce fils de la guerre, qui avait vu les corbeaux planer au-dessus de monceaux de cadavres, fut ramené et présenté à Morgonde, le prince de la cité de Cergueil. Cet homme fier et noble prenait soin de sa ville et de son peuple mais était stérile et s'inquiétait de ne pas avoir d'enfant. Quand on lui montra l'enfant, il décida donc de l'adopter. Il le nomma Morgrave, signifiant ainsi qu'il en faisait son fils et son héritier.

Quand l'enfant eut quatre ans, les princes des cités voisines vinrent visiter

Morgonde pour rencontrer son héritier, comme le voulait la coutume de ce pays. Mais l'un d'eux, qui se nommait Serdent, nourrissait de mauvais desseins à son encontre car il avait toujours espéré conquérir Cergueil après la mort du prince. Comme la présence de Morgrave contrariait son désir, il résolut de le tuer. Lorsque l'enfant eut cinq ans, il revint en visite et lui offrit un chien qui avait été dressé à tuer les enfants pendant leur sommeil. Cependant, le même jour, Morgrave reçut un deuxième chien d'un autre prince car c'était une tradition commune de fêter ainsi le cinquième anniversaire d'un prince héritier. À la nuit tombée, dans la chambre, les deux animaux se trouvèrent face-à-face : l'un voulait tuer et l'autre était fidèle. L'enfant les vit se battre et, en colère, les saisit et brisa leurs échine. On s'aperçut ainsi de sa force.

Le prince l'emmena, dès l'année suivante, chasser l'ours gris et le lion des montagnes sèches. À sept ans, Morgrave put tenir une épée et sut jouer de la lance mieux que ses aînés. Affrontant son maître d'armes, il le blessa trois fois. Lorsqu'il eut neuf ans, il s'égara dans les montagnes et tua seul un grand lion solitaire dont il ramena la queue. Jusqu'à la fin de son enfance, il chassa et abattit en grand nombre les immenses rapaces des pics éloignés, les grands serpents du sud et des hardes de sangliers venus du Désert de sel qui s'étend à l'est. Mais chasser ne lui apporta bientôt plus assez de renom pour satisfaire son orgueil naissant. Il fut las de tuer des bêtes et voulut tuer des hommes. Son père avait de nombreux ennemis et il espéra lui plaire en hâtant leur disparition. Alors qu'il venait d'atteindre sa quinzième année, il gagna la cité de Larvine dont le prince était Serdent, celui qui avait voulu le tuer. Il le retrouva et, après avoir triomphé de ses gardiens, l'éventra sur son trône et brûla son palais. Cette prouesse impressionna le peuple de Cergueil qui devint impatient d'avoir un prince si puissant. Les conseillers de Morgonde, inquiets et envieux, récriminèrent contre l'imprudence et l'arrogance de Morgrave qui faisaient passer son père pour un homme faible. Ils craignaient, en réalité, de perdre leurs places sitôt le prince mort et voulaient écarter son fils du pouvoir. Ils complotèrent et le calomnièrent publiquement pour retourner les habitants de la cité contre lui. Morgrave eut vent de leur perfidie et, dans un accès de colère, les tua tous. Cet événement causa une grande frayeur à Morgonde, déjà embarrassé par le meurtre de Serdent que des princes de la région lui reprochaient. Il se résolut à faire enfermer son fils dans ses appartements et, par un long discours, à lui faire honte de sa conduite. Le jeune homme n'accepta pas la réprimande de son père et devint fou de rage car il estimait justes toutes ses actions. La

vengeance l'avait animé et il se déclara prêt à tuer tous ceux qui feraient du mal à son père et à lui. Morgonde le gifla et lui dit : « Eh bien, je t'ai causé du mal. Désormais, tu devras pardonner et vivre sans tuer car si tu désires te venger de tout, tu devras me tuer aussi. » Morgrave refusa, alors son père décida de le chasser de la cité. Un conseil de sages fut réuni pour prononcer le bannissement et Morgonde, le cœur meurtri par une décision qui le privait de sa descendance, le présida. Mais, alors que chacun était installé, Morgrave pénétra dans la salle princière, armé d'une épée. Il s'était échappé de sa chambre en brisant la porte. On voulut l'arrêter mais il était bien trop puissant et, comme à Larvine, il tua tous les gardiens. Comme il savait que l'assemblée était réunie pour le bannir, il massacra tous les hommes présents puis, s'approchant de son père, l'égorgea.

On raconte que le peuple entier, saisi d'horreur et d'indignation, voulut sa mort et le pourchassa dans toute la cité mais Morgrave, insaisissable et invincible, détruisit la ville en y mettant le feu et en tuant ceux qui tentèrent de l'éteindre. Ainsi, il ne resta plus que des cendres de la fière cité de Cergueil et l'homme qui avait provoqué sa chute s'en fut sur les chemins de poussière.

Il vécut de combats, de guerres et de massacres, vendant sa force aux princes des cités alentour. Sa puissance était tant admirée, enviée et redoutée qu'on essaya de l'éliminer de nombreuses fois. Les princes avisés finissaient toujours par le craindre et par ordonner son exil ou sa mort. Alors, Morgrave les tuait et repartait, s'étant fait plus d'ennemis encore. Il ne se plaisait nulle part, ne riait plus, parlait à peine. Ses adversaires le pensaient parfois muet. Sa vie se passait sur les routes, au gré des champs arides et des forêts de pierre. Il chassait les bêtes fauves et les mangeait crues, avec des herbes amères ramassées au bord des routes.

Il voyagea ainsi et vit une grande partie du pays, de telle sorte que peu d'hommes l'ont parcouru autant que lui. Il n'alla pourtant jamais jusqu'au lointain océan par-delà les déserts du sud car il n'y avait pas de cité, là-bas. Cette errance chargée de guerre et de sang dura jusqu'à la saison d'après ses vingt-cinq ans. Descendu loin au sud de son pays natal et souffrant de la chaleur de l'été, il cherchait à remonter en longeant les montagnes. Mais il connaissait peu cette région, lui qui avait surtout cheminé au nord, et ne savait où aller.

Par une journée ardente, il s'engagea sur une route inconnue, marchant au milieu des roches oranges semées de courts épineux. Son corps mince était drapé d'étoffes brunes. Le soleil frappait en vain sa tête nue et faisait luire ses cheveux

noirs comme la nuit. Il portait sur lui son attirail de guerre. Un simple gorgerin de maille protégeait son cou et une lourde épée, telle que les hommes de nos contrées ne peuvent en soulever, pendait à son côté. Parfois des guerriers imprudents, en le voyant si simplement armé, pensaient pouvoir le vaincre et plaie ainsi à toutes les cités qu'il avait endeuillées. Ce jour-là, Morgrave trouva l'un d'eux sur son chemin.

C'était un grand combattant d'une cité nommée Canterre, dont on dit qu'elle était puissante et vertueuse. Il avait, pour elle, semé la mort dans de nombreuses batailles et n'avait jamais perdu un duel. Dans sa lignée illustre et fortunée, sa bravoure était reconnue. On le disait homme d'honneur, noble bretteur et généreux vainqueur. Il se présenta, debout et tout armé, en travers de la route, avec derrière lui une riche suite de vingt serviteurs et suivantes, montés sur des chevaux harnachés d'argent et conduisant des *bosgaurs*, ces énormes vaches du désert utilisées, selon ce qu'on dit, par les hommes de cette contrée pour le transport des biens. Seuls les plus riches en possédaient et dans cette troupe magnifique, on en comptait quinze. Le brillant guerrier parla ainsi :

« Salut, Morgrave Brule-cités, comme on t'appelle dans ce pays. Je suis Lasseval Benevir, meilleur homme de Canterre, vainqueur de la guerre des cinq collines, maître du grand lion des combes arides, marteau des tyrans du nord, pourfendeur du vice et de la malfeasance. Les échos de ta cruauté sont parvenus jusqu'à moi et, béni par des milliers d'hommes qui réclament vengeance, je viens te mettre à mort aujourd'hui pour que tu n'aies pas porter la désolation à ma ville. Si tu es un homme de guerre, saisis ton épée et affronte-moi ! »

Son armure rutilante, toute dorée, était d'une si bonne facture qu'elle paraissait impossible à briser. Il soulevait sans peine un magnifique bouclier de bois et de fer et brandissait une lance acérée. À sa ceinture de bronze pendait un long glaive à la lame épaisse. Haut de taille et le bras sûr, le regard droit et la bouche franche, Lasseval était le meilleur guerrier de sa contrée, peut-être même le meilleur et le plus juste sur la terre d'alors. Il ne tremblait devant aucun ennemi, tant étaient grands son courage et sa noblesse.

« Allons, reprit-il, tes jours s'arrêtent ici pour le bien de ce pays. Je ne faillirai pas et notre combat durera jusqu'à la mort, dussions-nous nous affronter trois jours et trois nuits, sans repos ! Maintenant, viens, bourreau de Cergueil ! Viens décider qui, de toi ou de moi, mourra !

— Si tu veux. » dit Morgrave.

Alors, il le tua.

Devant ce terrible spectacle, la suite de l'infortuné Lasseval fut saisie d'une grande frayeur et d'une douleur immense. Tous, ils crièrent et se lamentèrent, s'arrachèrent les cheveux et déchirèrent leurs vêtements. Morgrave, insensible à ces démonstrations, souleva le corps de son adversaire et marcha jusqu'à un profond ravin. S'arrêtant, il s'exclama :

« À quoi t'a servi ta bravoure, bâtard sans force ? Que ton orgueil soit désormais ta tombe. »

Et il le jeta dans le vide, dans une fosse noire où poussaient les ronces et où vivaient des serpents. Puis, il alla vers les compagnons de sa victime. Des serviteurs furent assez hardis pour tirer l'épée contre lui. Il les tua, les écrasa de son pied. Il massacra aussi les femmes, sans égards pour leur âge ou leur beauté. Trouvant deux servantes très jeunes, presque des enfants, il leur brisa le crâne sur un rocher tranchant. Il éventra les bêtes, n'épargnant qu'un jeune bosgaur pour porter l'eau et la nourriture dont les morts n'auraient plus besoin. Comme il n'aimait pas les chevaux, il n'en garda aucun.

Il termina rapidement sa funeste besogne. Alors qu'il s'apprêtait à repartir, il remarqua un homme encore vivant, resté à l'écart pendant la tuerie, qui se tenait assis sur une roche rouge. Il était grand, barbu et vêtu différemment de ceux de Canterre. Un collier de perles et de sphères d'or pendait à son cou et des étoffes de soie chatoyante ceignaient sa taille. Un bonnet en peau d'ours, orné de plusieurs bijoux scintillants, couvrait ses cheveux gris. Sa ceinture était d'or et de vermeil comme la fibule de son manteau pourpre. Cet homme richement paré était vêtu comme le maître d'un palais et ses airs n'appartenaient pas aux rudes chemins de pierre. Pourtant, il n'était pas égaré car il souriait, satisfait du spectacle auquel il avait assisté. Quand il se vit découvert, il leva les bras en signe d'amitié et dit :

« Salut, Morgrave Brûle-cités. Je ne suis pas avec ceux-là. J'étais seulement leur compagnon de route car je te cherchais, moi aussi. »

Le guerrier, sans un mot, s'approcha de l'homme. Bien qu'il eût rangé son épée, il projetait de le tuer car il n'avait pas envie de parler.

« Je m'appelle Devor Obédial et je ne te veux aucun mal. Si tu me tuais, tu

ferais une erreur car j'ai été envoyé pour te faire une proposition qui pourrait te combler. »

Morgrave s'arrêta devant lui et le regarda avec mépris. Il avait déjà arraché bien des langues semblables à celle de cet homme. Néanmoins, il ne leva pas la main sur lui et demanda :

« D'où viens-tu ?

— Je suis de Vissérone, la cité d'or et de parfums qui fait face aux montagnes. Son prince m'a envoyé car je suis son Serfide, l'homme qui a prêté serment devant lui en engageant sa vie et sa foi. Nul autre que moi n'a sa confiance. Il voulait que je te trouve pour te proposer de venir dans notre cité qui est la plus belle du monde. »

Le guerrier soupira de dédain et cracha en tournant le dos à cet homme servile. Les cités étaient, pour lui, semblables à des nids de vipères cachés sous des buissons de fleurs.

« Ton prince doit être fou, répondit-il. Peu de cités m'accueillent de bonne grâce et celles qui le font tout de même finissent par le regretter. Le peuple me prend en haine et le prince décide de me chasser. Alors je le tue, je brûle sa ville et mon voyage reprend. Souhaites-tu ce sort à Vissérone ? »

Il s'éloigna à pas lent, le regard sinistre. La perfidie des cités l'avait écœuré et il ne voulait plus y entrer que contraint par la faim ou la soif. Devor le suivit sans cesser son discours. Il connaissait les tracas des routes et les soucis de l'homme qui les arpente.

« N'es-tu pas las de cette errance ? demanda-t-il. J'ai entendu dire que la cité de Ratrade, à l'est de ce désert, t'a fermé ses portes. Où iras-tu, maintenant que Canterre est devenue ton ennemie ? Elle était la seule cité dont tu aurais pu espérer un bon asile car ses hommes sont bons et vertueux mais ta réputation t'a précédé et, désormais, tu seras un proscrit pour eux puisque tu les as privés de leur meilleur guerrier. Quelle sera ta route, demain ? Sur presque toutes les oasis, une cité s'est placée. Tu finiras par mourir de soif dans cet immense désert de poussière, de rocs et d'épines.

— Je trouverai toujours des fous pour m'affronter, répliqua Morgrave. En tombant sous mon épée, ils me fourniront de l'eau et assez de vivres pour que je puisse manger chaque jour sans avoir à chasser, comme aujourd'hui. J'irai à

nouveau au nord, et je tuerai tous les hommes qu'il faudra tuer. »

Il passa au milieu des corps meurtris de ses ennemis sans leur accorder un regard. Certains agonisaient encore et mêlaient leurs râles au frisson du vent dans les buissons d'épines. Ainsi laissèrent-ils la suite décimée de Lasseval Benevir, meilleur homme de Canterre. Devor continuait de suivre le guerrier pour le persuader de venir à Vissérone.

« Il y a peu de plaisirs dans la vie que tu mènes, disait-il. Tu te nourris de chairs froides et d'herbes amères, tu respires la poussière du chemin et les parfums sauvages des montagnes. Tu te laves dans de l'eau boueuse et saumâtre, tu ne peux changer d'habits et tes seules distractions sont la chasse et le combat. Je doute que tu te satisfasses de ce voyage sans fin et sans goût, toi qui as grandi dans un palais.

— Je suis né, dit-on, sur un champ de bataille, répondit Morgrave d'un ton rude, au pied d'un arbre de pierre. La poussière ocre de ce dur pays me sied mieux que la soie et l'argent.

— Mais aucun homme, insista Devor, ne dédaigne le plaisir d'un bon repas et d'une couche molle. Accompagne-moi au moins jusqu'à Vissérone. Je te promets que tu seras bien accueilli. Ensuite, tu choisiras entre partir ou rester. Nul ne te forcera. Si tu reprends la route, tu auras au moins rempli ton ventre et tes outres, bien dormi pendant quelques nuits, changé de vêtements et d'armes. N'est-ce pas une bonne occasion ? »

Morgrave ne répondit pas davantage et son regard sévère fixa le chemin qui louvoyait entre les amas de pierres desséchées. La longe du bosgaur en main, il avançait, tel un spectre à l'approche du soir. Il avait menti en déclarant préférer les routes arides aux riches palais. Il restait fils de prince et soupirait après le luxe et le confort dont la haine des hommes le privait. Devor le sentit fléchir et l'interrogea :

« Dois-je te conduire à ma cité ?

— Peut-être », répondit Morgrave.

Quand le soir tombait sur ces terres mornes, les ombres s'allongeaient entre les roches brunes et les yeux de grands fennecs s'allumaient dans les rideaux